

BLANCHE

CATHERINE BLONDEAU



MEMOIRE
D'ENCRIER

BLANCHE

L'image de couverture est un détail d'une œuvre de Pascale Monnin (série *Une couronne tombe sur le monde. La nature et les animaux respirent*).

Catherine Blondeau

BLANCHE

MÉMOIRE D'ENCRIER

DE LA MÊME AUTEURE

Débutants, Montréal, Mémoire d'encrier, 2019.

À mes parents
À mes ancêtres
Et à toutes celles qui se reconnaîtront

Dans le monde où je m'achemine, je me crée interminablement.

Frantz Fanon

DANS L'ŒIL DU CYCLONE

Je ne savais pas que j'étais blanche.

J'avais dix ans, j'avais vingt ans, j'avais trente ans.

Je m'amusais des histoires que la peau familiale avait à raconter. Mon père est né à Argentan, ma mère à Bonnétable, deux petits bourgs de la France rurale des années 1930. Vu la carnation de ma mère et la mienne, je me figurais que nos ancêtres, dans ces fins fonds de l'ouest de l'Europe, avaient dû croiser un jour la route des Vikings. Le teint hâlé de mon père et ses cheveux noir jais militaient plutôt pour une lointaine origine méditerranéenne, un accroc dans la filiation tout à fait possible à l'époque où les conquérants arabes, parvenus dans les parages de Poitiers, avaient bien dû y laisser quelques gènes.

Aucune archive ne venait contredire mes rêveries d'origine.

Quand je croisais des gens à la peau plus foncée, je les remarquais. Leur différence m'intriguait. Leur histoire m'intéressait.

Rien de tout cela ne faisait de moi une Blanche.

Les personnes de couleur, c'étaient les autres.

Moi, je n'étais d'aucune couleur particulière.

Je n'avais rien de spécial.

ÉLÉGANCE

Chez nous, on ne prononçait jamais le mot « race ».

Mes parents m'avaient appris que tous les êtres humains se valent et que le racisme est un poison. Le mot « race » avait un relent de chambre à gaz et de ratonnade, il sentait la gégène et le nerf de bœuf, il conduisait en pente raide à d'autres mots plus infects encore comme nègre, rital, bougnoule, polak, youpin, bridé, qui tous pouaient trop fort pour passer nos lèvres.

Même mon père, qui pourtant lorsqu'il s'agissait de qualifier ses ennemis disposait d'un riche fond, essentiellement scatologique, hérité de son propre père ; même mon père, dont les chapelets de gros mots dégringolant en cascade aux moments les plus incongrus nous faisaient éclater de rire, nous les enfants, sans que les froncements de sourcils de ma mère n'y puissent rien ; même mon père, donc, tenait à distance ce genre de vocabulaire.

Il arrivait que de grands hommes fins habillés de boubous multicolores traversent la maison pour s'asseoir au salon. Des Maliens, venus remercier à domicile le chef d'atelier qui avait facilité leur embauche comme O.S. à l'usine. Ma mère prenait une petite voix haut perchée que je ne lui connaissais pas en d'autres circonstances pour parler de ces « messieurs noirs » qui nous rendaient visite de temps en temps. Comme si elle avait marché sur des œufs, traversé un ravin sur un fil, avancé dans l'obscurité, les mains tendues devant elle, craignant l'embûche.

Moi, je n'avais d'yeux que pour les cadeaux qu'ils offraient à mon père. Presque toujours la même sculpture. Deux antilopes lapant l'eau d'un lac, émergeant d'un petit bloc de bois rouge, toutes en minceur verticale. Quarante ans et quatre déménagements plus tard, elles trônent encore sur la cheminée de la maison familiale où mon père ne vit plus pour les voir.

PRIÈRE

Au catéchisme de quartier que j'ai fréquenté avec une certaine ferveur jusqu'à l'âge de quinze ans, il se disait que tous les hommes sont frères. Dans le petit local du presbytère, on les voyait danser ensemble en frises multicolores sur les affiches défraîchies qui décoraient les murs.

Chaque soir, à genoux et mains jointes, en pyjama devant mon lit, je priais pour que le monde tourne plus rond. Je priais pour les enfants du Biafra qu'on nous montrait à la télévision, le ventre ballonné et les mouches au coin des yeux. Je croyais que tous les enfants d'Afrique vivaient comme ça, traînant leurs membres amaigris sur de la latérite craquelée. Aux actualités du soir, on nous parlait aussi des Noirs d'Afrique du Sud qui se révoltaient contre ceux qui les opprimaient, et moi, à qui on avait appris à détester l'injustice, je demandais à Jésus, par-dessus tout Seigneur Jésus s'il te plaît, d'en finir avec l'horreur de l'apartheid.

Il ne m'est jamais venu à l'idée, quand je parlais à Jésus le soir au pied de mon lit, que j'avais quelque chose à voir avec les affreuses personnes qui là-bas faisaient du mal aux Noirs. Je les voyais comme des monstres, de ceux qui vivent sous le lit des enfants la nuit, attendant qu'ils s'endorment pour les dévorer.

Jamais non plus ne m'est venu à l'idée qu'une autre petite fille, quelque part en Afrique, puisse prier de son côté pour que mon destin d'Européenne (menacée par la dérive consumériste et le vide spirituel) prenne une autre tournure.

UNIVERSEL

La biologie et la génétique historique sont formelles : de toutes les espèces humaines ayant peuplé la Terre depuis l'apparition de la vie, Homo Sapiens est la seule survivante. Une seule espèce, un seul génome, une origine africaine commune, un même destin sur une planète finie.

Il n'y a pas de races humaines.

Il n'y a que des êtres humains.

On pourrait croire l'affaire réglée, mais en fait non.

L'homme universel s'avance avec son petit air propre et ses prétentions égalitaires : on connaît la chanson. Les Lumières nous ont déjà fait le coup. La mission civilisatrice nous a déjà fait le coup. Les droits de l'homme nous ont déjà fait le coup. L'homme universel est toujours un peu trop blanc, un peu trop mâle, un peu trop vieux. Il a un arrière-goût de je-sais-mieux-que-vous, de chérie-laisse-toi-faire, de jarret coupé et de police des frontières.

Il ne nous regarde pas dans les yeux.

ÉVIDENCE

Il n'y a que des êtres humains mais ils se regardent et ils se voient. Rien ne sert de nier l'évidence.

Est-ce que celle-ci n'a pas les cheveux blonds et lisses tandis que celle-là les a noirs et crépus? Les yeux de celui-ci ne sont-ils pas bridés? Le nez de celui-là n'est-il pas épaté? Et la peau de cette autre n'est-elle pas criblée de taches de rousseur?

On n'entre pas en humanité sans montrer patte blanche.

D'où qu'on parle, il y a Nous et il y a les Autres.

Nous les Êtres Humains et Eux les Barbares.

C'est le Blanc qui fait le Noir, dit Fanon. C'est-à-dire que le raciste fait le Noir, comme l'antisémite fait le Juif (Sartre), le patriarce la Femme (de Beauvoir), l'homophobe le Gay, le colonisateur l'Indigène, etc.

Mais alors qui fait le Blanc?

Et la Blanche?

Et que reste-t-il de ces catégories quand plus personne ne vous regarde à travers la loupe déformante du mépris et de la haine?

BASKET-BALL

J'ai huit ans.

Mon père part aux aurores et rentre pour l'heure du dîner. Il se couche tôt et je me faufile dans son lit pour qu'il me raconte, encore et encore, l'histoire de la petite poule rousse, celle qui travaille dur pendant que les autres animaux de la ferme gambadent.

La plupart du temps, il s'endort avant moi.

Il aime mener son monde à la baguette et faire des blagues. Le weekend, il cuisine, bricole dans la maison, se couche sous la voiture pour changer le pot d'échappement, met du vin en bouteille, nous emmène aux champignons. Il me montre comment faire un arc et des flèches dans une branche de noisetier pour mes équipées solitaires dans la forêt. Plus tard, quand la passion de la mer l'aura pris, je passerai des heures à démêler le fil de pêche, perchée dans le cockpit de notre petit voilier posé sur le ber, tandis qu'il décape la coque et la recouvre d'antifouling, en improvisant des chansons burlesques à sa façon dont la cane démêlayeuse (c'est-à-dire moi) est le personnage principal.

Il n'écoute jamais de musique, sauf l'accordéon d'Yvette Horner, les chansons d'Yves Montand et *Petite Fleur* de Sydney Bechet, surtout au moment du dessert, lors de repas de famille bien arrosés avec mes oncles et tantes. Il réclame ses airs favoris à ma mère qui sort les trente-trois tours de leur pochette avec précaution avant de poser le bras du

tourne-disque sur le sillon. Il fume une Royale rouge qu'il apprécie en plissant les yeux avec un sourire indéfinissable.

Il ne regarde presque jamais la télévision, sauf les films avec Jean Gabin, les 24 Heures du Mans et le basket de temps en temps : quand il était jeune, il a joué dans l'équipe de l'usine. Il vénère les Harlem Globe Trotters – encore plus qu'Alain Prost ou Ayrton Sena.

TOUS DIFFÉRENTS

Je mène tranquillement, au sein d'une famille aimante, la vie insouciante d'une fillette d'un agent de maîtrise de l'industrie automobile et d'une mère au foyer (c'est comme ça que je les décris dans les fiches que nous font remplir les professeurs le jour de la rentrée). Nous habitons tout près de l'usine, dans un pavillon mitoyen qui fait la fierté de mon père. Fini l'appartement de location où les voisins cognent au plafond quand les enfants crient trop fort!

Mes frères et sœurs sont bien plus grands que moi et je suis souvent seule. J'aime courir les bois avec mon chien et construire des cabanes. Le reste du temps, je vis le nez plongé dans les livres, pour le plus grand plaisir de ma mère, que la sienne traitait de paresseuse quand elle la voyait lire. Comme j'ai vite fait le tour des étagères familiales, j'écume le rayon jeunesse de la bibliothèque municipale de Saint-Aubin-lès-Elbeuf.

Je ne le sais pas, mais tous les gens que je croise sont blancs. Au collège, on nous fait lire *L'Enfant noir* de Camara Laye. Cela me semble très lointain, très étrange. J'ai l'intuition que je ne comprends pas du tout ce dont me parle ce livre.

Mon père, qui déteste les curés, voue un culte à son usine. Il a troqué le vélo de sa jeunesse contre une R16 où nous nous entassons, mes deux sœurs et mon frère à l'arrière, moi à l'avant sur les genoux de ma mère. Nous roulons Renault, pensons

Renault, débattons Renault. Avec mon oncle commerçant, les relations sont un peu tendues : il préfère les Peugeot.

Chez ma meilleure amie, personne ne s'intéresse aux voitures. Olivia est fille unique et vit dans une HLM avec sa mère, qui enseigne la guitare classique à l'École de musique. Il m'arrive de voir passer dans l'appartement la silhouette d'un homme, mais ce n'est pas le père de mon amie.

Je commence à soupçonner que toutes les familles ne vivent pas exactement de la même manière.

Je suis des cours de guitare.

RITOURNELLE

Ma mère écoute tous les jours « Radioscopie » sur France-Inter. Elle aime Brel, Brassens, Ferré, Ferrat, Serge Reggiani, Louis Armstrong et Jessye Norman. Quand elle exprime son admiration pour ses idoles, elle penche un peu la tête, ses yeux brillent et sa voix prend des intonations graves. Bientôt, la voilà qui se met à fredonner deux ou trois notes en battant la mesure de la main droite, un sourire dans le regard.

Dans les fêtes de famille, elle chante *Frou-frou*, *Le Temps des cerises* et *Mon Amant de Saint-Jean*. Sa sœur, qui a une prédilection plus nette pour le drame, lui emboîte le pas avec *Les Roses blanches* et pleure toujours dans le dernier couplet.

Ma grande sœur rapporte des colonies de vacances où elle est monitrice les chansons de Graeme Allright, Maxime Leforestier et Joan Baez. Je grandis. J'aime Brigitte Fontaine, Leonard Cohen, Manu Dibango, Les Doors et Bruce Springsteen.

Le répertoire de ma mère s'étoffe. Je l'accompagne à la guitare sur *Lily* de Pierre Perret et *Le Vieux* de François Béranger. À Noël et aux anniversaires, nous sortons le carnet de chants et toute la famille entonne en chœur *La Maison bleue*, *Les Copains d'abord* et *Il faut que je m'en aille*.

TOUS PAREILS

Mon père s'intéresse à l'histoire. Il parle encore de l'antiquité égyptienne et des dieux grecs qu'il a appris en sixième – c'était avant que son père ne le retire du lycée, où il est resté juste assez longtemps pour comprendre qu'il aimait étudier.

Le grand-père ne voyait pas où auraient mené de longues études qu'il n'avait pas les moyens de payer. Bien malin qui saurait dire si c'était son ardoise au bistrot qui rendait les fins de mois difficiles, ou les fins de mois difficiles qui le poussaient au bistrot. Toujours est-il que l'argent manquait. La grand-mère récriminait quand son homme rentrait les poches vides puis retournait à ses travaux d'aiguille. Les trois fils poussaient de leur côté, comme des salades montées en graine, grands et maigres dans leurs pantalons rapiécés.

Le grand-père avait un plan : il comptait sur les usines Renault pour sauver tout le monde de la misère. L'apprentissage ferait accéder ses gars (il les appelait « mes gars ») au rang d'ouvrier qualifié. Il en profiterait au passage pour colmater les trous de sa bourse en leur confisquant leur salaire. La pauvreté n'a jamais empêché personne de se comporter en patriarche autocrate.

L'histoire aussi s'intéresse à mon père. À dix-neuf ans, il ne trouve pas d'autre moyen d'échapper à la tutelle paternelle que de devancer l'appel. On est en 1948, la France s'accroche à ses

colonies. Pour lui, ce sera six mois en Indochine (c'est déjà la guerre), puis un an au Maroc (c'est encore le Protectorat).

Sans doute préférerais-je aujourd'hui que le prix de son émancipation n'ait pas été son enrôlement dans l'armée coloniale, mais les faits sont là.

J'imagine le gamin, dont l'horizon jusque-là s'arrêtait aux odeurs de cambouis des tourneuses-fraiseuses de l'usine, au parfum de terre bêchée du potager familial, à la fraîcheur de l'eau de l'Huine où il braconnait du poisson l'été avec ses frères et au goût acidulé des pommes qu'il chapardait dans les vergers. Je l'imagine, grisé par son premier geste d'adulte, respirant l'air marin sur le pont du bateau, transbahuté par l'histoire vers les fronts de l'empire, où il n'a aucune idée de ce qui l'attend.

Il a passé son service militaire à réparer des camions, dans l'odeur de cambouis des ateliers de l'armée française. Il n'a connu ni les unités combattantes, ni les salles de torture, ni les cachots, ni rien. Il a travaillé aux côtés d'ouvriers du pays qui avaient appris le même métier que lui. Ils sont devenus ses camarades. Certains d'entre eux parlaient français. Quand ils lui ont appris qu'ils gagnaient moins que lui, il n'a pas compris pourquoi. Il a trouvé cela vraiment injuste.

Il n'a pas pour autant cessé de croire que la France avait civilisé les pays qu'elle avait colonisés. Il avait la tête farcie des oripeaux missionnaires dont la propagande française avait habillé ses guerres de conquête. Il égrenait les écoles les routes et les hôpitaux, y croyant dur comme fer. Il avait avalé la fable de la supériorité française comme une potion magique qui, peut-être, réparait les humiliations subies dans son enfance de pauvre.

Il avait pourtant gardé, pour les cultures des pays lointains où il avait fait son service militaire, la même admiration sincère que pour l'Égypte et la Grèce antiques entrevues lors de ses études avortées. Trente ans plus tard, pour ses premiers pas dans le tourisme de masse avec ma mère, il choisira

Athènes. L'année suivante, ce sera le Maroc. Une retraite anticipée plus tard, ils iront en Égypte puis au Vietnam. Au Maroc, avec sa tête de marin burinée par le soleil, il sera fier d'être toujours pris par les gens du pays pour un gars de Meknès.

COMPÉTITION

Lui : Ma grand-mère était pauvre, elle m'a élevé seule, elle a travaillé dur, commerce et couture, pour m'envoyer à l'école.

Moi : Mon grand-père était manoeuvre. Il s'est quand même débrouillé pour que ses fils aient une vie meilleure que la sienne.

Lui : Ma grand-mère ne connaissait pas l'alphabet.

Moi : Mon grand-père en avait appris quelques bribes qu'il avait oubliées.

Lui : Les ancêtres de ma grand-mère ont été vendus comme esclaves, ils ont connu la cale négrière, on les a traités comme du mobilier.

Moi : Mon grand-père a été placé comme garçon de ferme à l'âge de sept ans. À quatorze ans, il a commencé à porter des traverses de chemin de fer et ça ne s'est jamais arrêté jusqu'à la fin de sa vie.

Lui : Ma grand-mère était fière de ce qu'elle était, elle n'a jamais courbé l'échine.

Moi : Mon grand-père traînait en chaussons dans son HLM, l'œil dans le vague, ruminant sa condition de dominé.

Lui : Ma grand-mère chantait en prenant son café sur la galerie.

Moi : Mon grand-père était alcoolique et battait ses enfants.

Lui : Ma grand-mère était noire.